

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRÈS.  
GAITÉ.—SANTÉ.—BIEN-ÊTRE.—SAVOIR.

# LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS  
ET DES INTÉRÊTS, CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Imprimé et Publié par

N. AUBIN, Rédacteur.  
Wm. H. ROWEN, Imprimeur.

No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année se compose de 26 numéros, et se distribue soit trimestriellement, soit par semestres, soit par années payablement en avance. On ne reçoit pas de souscription pour moins de six mois.—Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.—On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou anecdotique ne seront admis que moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

Prix des ANNONCES. Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. 7 Au dessus de 6 lignes, 2 sous la ligne. Chaque insertion subséquente se fait au quart des prix ci-dessus.—Les annonces non accompagnées d'ordre sont continuées jusqu'à avis contraire.—PRIMES. On donne le journal gratis aux personnes qui fournissent des annonces au montant de quatre piastres.—Celles qui en insèrent pour dix piastres ont droit en outre à des ouvrages d'impression pour la valeur de 2 piastres.—On déduit moitié au plus de la somme promise à prendre en ouvrage.—Les agents reçoivent la feuille gratis.

## Mélanges Littéraires.

La mère en permettra la lecture à sa fille.

### LE PEINTRE RAYMOND LAFAGE.

LE VITRIER DE L'ILE D'ALBI.  
Suite et fin.—Voir No. 78.

—Le compagnard à raison, dit Rivalz... M. Lafage, l'ingénieur de la province, reçoit de lui un dessin de village. Mon ami, ajouta-t-il, en faisant signe à Lafage de s'asseoir, savez-vous dessiner et peindre ?  
—Oui, Monsieur, et si vous voulez, je dessinerai les figures des tableaux que vous aurez à peindre dans la suite.  
—En vérité, mon ami, fit Pierre Rivalz, étonné de cette proposition et de la tournure grotesque de celui qui la faisait, montrez-moi quelques-uns de vos ouvrages.  
—Volontiers, Monsieur Rivalz, répondit Lafage en ouvrant un large portefeuille, qu'il portait sous le bras.  
—Voilà des dessins exécutés avec une rare facilité et une correction qui laisse peu à désirer, dit Rivalz, après avoir déplié les cartons. Ces compositions décelent une imagination ardente; mais, à vous dire vrai, je doute que vous en soyez l'auteur. Qu'en pensez-vous, Monsieur Lafage ?  
—Je crois, répondit l'annaliste, que monsieur a trouvé, par hasard, ces dessins.  
— Vos soupçons seraient peut-être un outrage nuisant si je n'avais les moyens de vous convaincre; monsieur Rivalz, donnez-moi un sujet.  
—Je veux bien, répondit Rivalz, dessinez, Jacques arrêtant le cours du soleil pour terminer la défilée des Charentais.  
L'annaliste Lafage parcourut l'atelier en riant, Pierre Rivalz reprit ses pinceaux et Lafage s'assit près de la porte; en moins d'une demi-heure il termina le tableau proposé.  
—C'est bien ! très bien ! s'écria Pierre Rivalz étonné; mais vous n'auriez pas dû placer le personnage principal dans l'un des angles du tableau.  
—Vous dites vrai, dit Raymond Lafage; c'est une faute impardonnable; je vous demande cinq minutes pour le réparer.  
Il reprit ses pinceaux près de la porte de l'atelier, ouvrit une feuille de papier à cet effet sur laquelle il avait déjà tracé son premier dessin, et y représenta quelques combattants israélites et chanaanéens; de telle sorte que cette partie se liait parfaitement avec l'autre, le personnage principal se perdait au milieu.  
—L'expédient est des plus ingénieux, dit Rivalz; je ne doute plus de votre talent, et si vous voulez rester dans mon atelier, je vous chargerai de quelques dessins.  
Raymond Lafage accepta avec un empressement visible, du peintre toulousain, et travailla pendant un an à l'école de ce maître, déjà célèbre dans le midi de la France; il devint l'un, le compagnon inséparable du jeune Antoine Rivalz, et partit avec lui pour Paris, espérant être admis dans l'Académie afin de dessiner d'après le modèle vivant, ce qu'il n'avait pu faire à Toulouse.

## LES OREILLES D'ÂNE.

III.

Les deux provinciaux furent accueillis très-favorablement par le directeur de l'Académie, grâce à la recommandation de Pierre Rivalz; mais la figure grotesque et le costume étrange de Lafage excitèrent des cri-murmures.  
—D'où vient ce moricaud ? disait-on en riant aux éclats.  
—C'est un Gascon.  
—Gascon ou Provençal, il est laid comme le diable.  
—Un des élèves profita d'un moment où Lafage appuyé sur un banc, contemplait attentivement le modèle, pour le caricaturer. Ce dessin passa de main en main, et les rires moqueurs redoublèrent avec une intensité qui tira Lafage de sa contemplation léthargique.  
Antoine dit-il à Rivalz, la gaité de ces Parisiens commence à me déplaire.  
—Tais-toi donc, Lafage on ne rit pas de nous. Cependant la caricature avait déjà fait le tour de l'atelier. Lafage, persuadé qu'on en voulait à sa figure et à son accoutrement, ne voulut pas s'agayer plus longtemps l'assemblée; il se retourna, ôversa la modèbe, de mémoire, et sortit, laissant le portefeuille dans la salle. Et l'on commença l'ouverture des classes; il suspendit à la grande porte un dessin qui représentait les professeurs et les élèves groupés autour du modèle; les têtes étaient d'une ressemblance parfaite; et sur certaines d'énormes oreilles d'âne. Louis XIV vint par hasard visiter l'Académie; il remarqua le dessin, et dit à quelques courtisans...  
—En vérité, Messieurs, je ne sais comment les choses vont dans ma bonne ville de Paris; je n'ai rien négligé pour en bannir l'ignorance, et pourtant je trouve des oreilles d'âne jusque dans l'Académie de peinture.  
Cette saillie du grand roi fit sourire toute la suite, et les directeurs de l'Académie finirent d'indignation quand il se virent ainsi ridiculisés. Ils se mirent à la recherche du coupable; on compara le dessin à ceux que Lafage avait laissés dans son portefeuille, et on ne tarda pas à se reconnaître que tous ces ouvrages étaient de la même main. Raymond Lafage ne se possédait plus de joie; il avait trié une éclatante vengeance des plaisans malencontreux, il triomphait, lorsque le jeune Rivalz entra chez lui tout essouffé, respirant à peine Raymond, lui dit-il, pars à l'instant; les professeurs ont donné ordre de te conduire en prison.  
—Je reviens à Toulouse.  
—Va-t-en au diable, si tu veux ! mais ne reste pas tel.  
Quelques heures après, Raymond Lafage était hors de Paris.

IV.

## LA CIVISITÉ DU PROCUREUR GÉNÉRAL.

Lafage avait une prédilection naturelle à la vinonade; il accepta avec joie les offres d'un mauvais peintre à-franque qui le chargea de passer sur les murs des couches de couleurs à la distemprie.

Pendant quelque temps; dit un biographe, il fit ce métier ignoble dans des maisons de mauvaises mœurs; les cabarets lui servirent souvent d'ateliers; et quelquefois il était contempler dans des lieux infâmes les scènes hideuses d'un débauché effréné. A la vue de ces épouvantables sous-génies s'échauffait, et il composait alors des dessins où il déployait toutes les ressources de l'imagination la plus féconde et la plus dépravée.  
Dans ses voyages, il sut à plaudir la cause d'un de ses compagnons qui était accusé d'avoir maltraité le fils d'un conseiller au parlement. Il fut lui-même compris dans la procédure, et se rendit aussitôt chez le procureur-général chargé de poursuivre les coupables. En entrant dans l'antichambre, il se vit entouré de valets qui ne tardèrent pas à être à ses côtés.  
—Marquis ! s'écria Lafage en levant sa canne pour les frapper, retirez-vous, je vous ennuie de le visage.  
Seul dans l'antichambre, assis dans un vieux fauteuil, il attendait patiemment pendant deux heures; mais l'ennui acquit de l'Académie.  
—Je hâille comme un chanoine à l'office du matin; dit-il en se levant subitement; travaillons, le temps sera moins long.  
—Il ramassa quelques charbons, et dessina au-dessus de la cheminée un sujet dans lequel il voulait représenter les fornicés qui souillent trop souvent la terre. Le dessin était à peine esquisé lorsque la porte du procureur s'ouvrit. Lafage balbutia quelques paroles pour se justifier.  
—Vous êtes coupable, répondit le magistrat, vous avez battu le conseiller.  
—Vous ne voulez pas écouter ma justification, Monsieur, répondit Lafage. Eh bien, faites-moi traîner dans les cachots; mais, avant d'y entrer, permettez-moi d'ajouter au dessin que je viens de tracer sur votre chemise les deux figures qui y manquent, ce sont celles de la Colère et de la Prévention.  
—Qui êtes-vous ? dit le magistrat qui ne put s'empêcher d'admirer la beauté des figures et l'ensemble du tableau.  
—Raymond Lafage, Monsieur, écrivit de Pierre Rivalz...  
—Moi ami, dorénavant je veux être votre procureur, j'annule la procédure.  
—Monsieur, vous ne permettez d'achever ce dessin ?  
—Oui, mon ami, je le regarderai comme un gage de votre reconnaissance (1).  
Raymond Lafage pouvait couler à Toulouse des jours heureux et tranquilles; Malheureusement il aimait à courir de ville en ville, et son penchant au vagabondage nuisait beaucoup à la perfection de son talent. Il avait déjà remporté le premier prix de dessin au grand concours de Rome, et son petit chef-d'œuvre lui longtemps conservé dans la salle des séances de l'Académie. Le célèbre Carlo Marat fut un des admirateurs de Lafage; et voulut le relever en Italie. Le frère de Rivalz reprit bientôt le chemin de la France; il (1) Plus de cent vingt ans après cette aventure, ce dessin a été transporté dans le musée de Toulouse, par les soins de M. Vieilleux, secrétaire de la ville, et restauré par M. Rouques père, professeur de sculpture.

Biographie toulousaine.